

DU MÊME AUTEUR (poésie)

RECUEILS

CHACUN SA MERDE, KDP, 2021.
UNE ANNÉE DIFFICILE, KDP, 2021.
TEL-AVIV : AILLEURS EST PIRE, KDP, 2021.
DEMI-JOURNAL (TOME 1), KDP, 2020.
COMME UN ARBRE, KDP, 2020.
L'ABC DU SENTIMENT, KDP, 2020.
NEW YORK : THE CLOWN OF LIBERTY, livre d'artiste avec
Samuel Moucha, 2012.
LE SEXE PEINT, La Cinquième Roue, 2007.
SILENCES, La Cinquième Roue, 2004.

EN REVUE

« Nous étions seuls jadis, 1 », Verso, n° 188, mars 2022.
« Gauguin et Kupka », Lichen, n° 57, 58, 59, février, mars, avril
2021.
« Ballon-pied », Traction-Brabant, n° 89, juillet 2020.
« Trois poèmes », Verso, n° 178, septembre 2019.
« Le premier orgasme », « Ne reviens pas » et « Occupez-vous de
votre fille », Traction-Brabant, n° 84, juin 2019.
« L'escargot lent », Traction-Brabant, n° 81, novembre 2018.
« Seul again à Moscou », poème en trois parties, Lichen, n° 25, 26,
27, avril, mai, juin 2018.
« Sale bête », blog de Traction-Brabant, avril 2018.
« Décente citrouille », Traction-Brabant, n° 79, juin 2018.
« Sept arbres », Triages, n° 28, 2016.
« Deux poèmes », 7 à dire, n° 63, novembre-décembre 2014.
« À quatre absentes », Le capital des mots, 31 mars 2013.
« Mulier Picta », Le Carrosse n° 5, 2005, sous le pseudonyme de
Régine Balaton, et Galerie Mathieu n° 7, septembre 2005, sous le
nom d'Antoine Bargel.
« L'athémiste », Le Carrosse, n° 3, 2005, sous le pseudonyme de
Régine Balaton.
« Athémisme », Le Carrosse, n° 2, 2004, sous le pseudonyme de
Régine Balaton.

EN LIGNE

Demi-journal, tome 3 : <https://ghost.anant1.net>

Max Tremor

MAX TREMOR

Antoine Bargel

Copyright © Antoine Bargel, 2023
Tous droits réservés.

Sommaire

Début des Évangiles (2010).....	9
Antitraité du spirituel (2010).....	23
je naïs encore (2005).....	56
Max Tremor (2011).....	69

DÉBUT DES ÉVANGILES

*« The angel hath come,
the one with silken seashell wings. »*

Trois fois quatorze générations, d'Abraham à David, de David à l'exil, de l'exil au Messie (du début au règne à la chute au retour), tracent la lignée paternelle de Jésus. N'hésitons pas ! —

Abraham, Isaac, Jacob, Juda, Pharès, Esrom, Aram, Aminadab, Naasson, Salmon, Booz, Jobed, Jessé, David.

David, Salomon, Roboam, Abia, Asa, Josaphat, Joram, Ozias, Joatham, Achaz, Ezéchias, Manassé, Amon, Josias, Jéchonias.

Jéchonias, Salathiel, Zorobabel, Abioud, Eliakim, Azor, Sadok, Akhim, Elioud, Eléazar, Matthan, Jacob, Joseph, Jésus.

Ainsi bien établi qui est le père de qui (et quoiqu'il manque une génération pour faire le compte exact — est-ce vers la fin que ça se complique ?), on nous dit que Jésus n'est pas né de son père, mais d'un Saint-Esprit fort coquin et de la femme qu'aimait l'homme qui descendait des Rois.

Fils de bonne famille, mais qui n'a rien à faire là (si ce n'est sauver le monde du péché, le moment venu), Jésus rend dérisoire la liste des noms sans laquelle, pourtant, l'on ne comprendrait rien.

Il faut qu'un réservoir de semence te donne sens,
mais qu'au dernier moment tu t'en passes.

*« la vierge aura un fils,
ils l'appelleront Emmanuel »
« il ne la connut point jusqu'à naissance d'un fils,
il le nomma Jésus »*

Jean vient avant Jésus. Jean baptise d'eau mais Jésus baptisera d'Esprit Saint. Baptiser lave du péché. Jean baptise Jésus d'eau et Dieu vient dire que Jésus est son fils. Puis Jésus va au désert se faire tenter quarante jours.

Là aussi, un passage de légitimité, d'ordre social, est dépassé au moment même où il advient, rendu inutile par une intervention d'ordre divin.

Il faut montrer, il faut expliquer pour que chacun Le reconnaissse, mais sans négliger de nier ce que produit ce besoin : une définition en termes trop humains (après, ça marche : le démon se touche pendant quarante jours).

Tu ne peux pas sortir de rien, mais rien ne vaut que le ciel s'ouvre pour toi.

Qu'il en soit fait de moi selon tes mots.
Si tu ne crois pas tu seras muet.

Je n'avais pas l'intention de commenter, mais voilà. En plus, les histoires de Luc compliquent tout : expliquent mieux comment tout s'est passé
(et la rencontre de Marie et Babette est une scène magistrale, pleine de magie),
mais il me faut aller à l'essentiel.

Marie et Zacharie chantent leur joie. Moi j'ai besoin du texte pour porter ma voix.

Paraphrase. Ouvrir les images. Et ce qui se passera.

Parce qu'il m'a fait jouir et beaucoup avant moi
je reprends l'enquête à zéro.
Toi qui m'aimes, tu comprendras ;
et sauras ce que tu reçois.

(Celui que j'ai vu avant tout
m'a rendu muet pour les autres :
je me tairai jusqu'au moment où j'écrirai Son Nom.)

« N'aie pas peur,

car tu as trouvé la faveur de Dieu. »
Pas besoin de comprendre *ce que ça veut dire*
(abandonne l'idée du mot *Dieu*)
reviens à la présence de l'ange
— celui ailé de coquilles soyeuses.

Devant l'image
pas besoin de te prendre au sérieux.

Il y en a parmi vous que vous ne voyez pas
chaussés de sandales, sous les figuiers
ou alors enfermés dans vos asiles ;
criant dans le désert
ils laissent place au dérisoire
car leur rôle n'est que d'indiquer
un chemin intérieur
un dérangement du rythme des morts.

À ceux qui voient sera donné de ne pas naître ;
d'interrompre le lignage interminable
la dictature du temps.
D'exister sans besoin d'expliquer d'où on vient,
où on va, ce qu'on fait là.
Et d'être chair enfin offerte au vent de l'esprit
à la brûlure du soleil, chair ouverte
à la chaleur de l'amour sans arrière-pensée.

Tout ça pour quelque Mot !

Il faut comprendre ce que veut dire *naître*
c'est-à-dire *n'être pas.*

L'obligation d'exister
de se définir autrement que par l'esprit :
moi, toi, ça le monde
dans la plus immatérielle présence des corps
[et des choses.]

Lumière, étoiles, les grands axes qui nous relient,
dont caressent l'air entre nous les branchages infinis.

Pour cela : fuir.
Refuser d'être constatés,
sauf par ce qui brûle et s'évanouit.
Échapper au massacre général de l'enfance.
Se réfugier dans un symbole géométrique
en attendant le temps de revenir.

Là, il faudra savoir où s'installer.

L'autorité non pas le scribe.
Et il ne pouvait plus entrer dans les villages à
[découvert.

Lorsqu'il appelle les pêcheurs d'hommes, Jésus se trouve empêché de rentrer chez lui. Il est forcé au désert : c'est toute l'histoire. Tu ne peux pas faire peur aux démons sans t'attirer l'ennui d'être populaire. Dès le début, tu sais qu'il te faudra abandonner ce que tu donnes.

(Et toi qui m'écoutes
je voudrais te faire renoncer à y penser.
Si la fin t'obnubile
tu ne saisiras pas le Mot de l'histoire.)

La reconnaissance est bien différente :
soumission continue, voire sacrifice
et supposer que les autres savent ou sauront
ce que tu es et pourquoi tu y vas.

N'aie pas peur
car c'est une bonne nouvelle
ancienne dont il ne reste
que l'acte d'étendre les bras.

Enfant tu as parlé pareil
mais il n'y avait personne.
Pour faire revivre la magie...
apprends à tourner la page.

C'est la solitude ton élément
et sans conteste elle se partage.
Dans le silence renouvelé
tu grandiras loin des regards.

Laisse à présent partir ton serviteur.

La mère, par nature, est impatiente :

« regarde mon fils comme il est beau ! »

— comment chacun ne l'aime-t-il autant qu'elle ?

Mais le jeune homme n'est pas pressé :

« Femme, en quoi est-ce mon problème ? »

— autrement dit j'm'en bas les yeuks !

Il faudra que l'heure vienne et elle viendra,

mais j'aimerais d'abord me soûler à l'eau.

Cela dit, Maman décide :

elle sait se faire désirer.

Alors la révolte est contre

ceux qui veulent nous faire devenir comme eux :

les marchands, les constructeurs de murs

(Dieu comme c'est autobiographique !)

— ceux qui consomment quand je me consume,

ceux qui se passent de témoin.

Il n'avait pas confiance et moi non plus.

Car ne comptez rien recevoir :

la hache gît, votre racine est tendre
et sa lame acérée luit des reflets du feu.

L'oubli viendra et la fatigue
asséchera vos fruits avant même la chute,
à moins de détendre vos branches.

Ce n'est pas tout d'avoir raison
ni respect d'ordres mémorisés.

Après croyez que l'on déplore
tout autant l'ombre qui rassemble :
on n'a pas choisi son chemin
ni fait l'absence de virages.
C'est d'être après qui accélère
la combustion de son visage.

Ce n'est pas tout d'avoir raison
ni respect d'ordres mémorisés.

Blasphème ?

Qu'est-ce qui est plus facile ?

Redoubler d'arrogance ?

Vous blâmerez la faute d'esprit

mais l'esprit se suffisait à lui-même ;

l'acte concret vous fera taire

mais l'esprit même, dont vous auriez
profité, ne sera plus.

L'action, nécessaire pour exister,

fait que de l'esprit ne reste
que le souvenir.

Ce paradoxe,

en effet, mérite la mort.

Blasphème ?

Est-ce que c'est si facile ?

L'esprit toujours en mouvement

rien ne le retiendra, pas vos cris

ni vos immondes lapidations.

(Seule, peut-être, votre mort volontaire...)

ANTITRAITÉ DU SPIRITUEL

Poème préliminaire

*Or, tout dernièrement m'étant
trouvé sur le point de faire le
dernier couac ! j'ai songé à
rechercher la clef du festin
ancien, où je reprendrais
peut-être appétit.*

AR

j'ai les moyens de le dire, pas de m'entendre
aussi ma joie se transporte-t-elle d'un néant à un autre
frappant, désorienté, les peaux suspendues dans l'aurore
[éternelle
qu'il ne m'est pas donné de voir, d'entendre, de sentir
sauf à y enrouler mon cadavre, un jour
plus tard jusqu'à l'épuisement
alors qu'elle poursuit sa naissance

seul, toujours l'envie de me supprimer

ce sont des récits bien distants, déjà
mais encore chargés de semence

seul, toujours l'envie de me répandre

j'ai les moyens de m'offrir, mais pas d'apprendre
les gammes rigides de l'existence

aussi ma joie se transpose-t-elle d'un néant à un autre
toujours l'envie de me déprendre de moi
sauf que je sais, à présent, qu'il n'existe pas d'autre
réalité où m'attendre, pas de reprise
des sons envolés à t'entreprendre

seule, tu n'existerais pas sans moi
sans ma discipline à mourir comme il faut
pour t'atteindre enfin, à mourir de nouveau
pour te rejoindre dans la flamme
vacillante de l'aurore éternelle
tandis qu'un dernier gong résonne
les peaux déjà décrochées

seul, je n'en peux plus de t'attendre

j'ai les moyens d'attendre, pas de mourir
je joue avec mon propre membre

je ne t'apitoie plus, je relis sur tes joues
les sourires d'autrefois
quand tu es cadavre déjà

je n'ai su ni t'apprendre, ni mourir
j'ai réservé mon temps pour ta venue

qu'il ne m'est pas donné de voir, d'entendre, de sentir
seul, j'aspire à me replier mais
je ne suis pas seul et j'appréhende
les flots de l'inexistence, j'ai peur
de n'avoir su partager ma semence
il me reste, fors les éclats froids de l'enfance
à m'éteindre une dernière fois

seule, tu m'attendais, je me prosternerai
c'est là qu'on se retrouvera

toujours l'envie de me supprimer
toujours l'envie

j'ai repris
ta main
pour toujours

toujours l'envie de me supprimer
toujours l'envie d'attendre

je tiendrai

mais il faut revenir

(Seuls, sur une page, ces mots.)

je te tiens !

j'ai les moyens de me supprimer, pas de m'entendre
d'enrouler l'autre dans sa propre peau
de défaire l'aurore avant qu'elle ne jouisse
sa brûlure de sang sur ton dos
j'ai les moyens d'éviter ni de voir
j'ai ta déposition sur mon sein
devant toi je reprends, une dernière fois

l'antique envie de vivre, d'apprendre
ce qui n'existe pas

débranche ton projecteur, je m'éteins

désolation
je t'attends

(Le bruit des feuilles qui claquent dans le vent
m'éveille aux derniers rayons.
Je n'aurai fait de mon testament
qu'une manière de tourner en rond.)

seule, tu sais que je ne peux t'atteindre
mais il faut revenir

je n'ai repris sur ton front froid
que l'antique suée des mages
va, à présent
exauce-moi de vivre sans toi

reviens quand j'aurai fait
mourir l'enfant une dernière fois

encore, je m'éteindrai
tu sauras bien me reprendre

- Qu'as-tu fait aujourd'hui chéri ?
- J'ai eu un long dialogue avec la mort.
- Et qui a eu le dernier mot ?
- Eh bien, c'est ex æquo.
- Encore !
- C'est qu'elle parlait une langue étrangère.

je n'ai repris sur ton front froid
que l'antique suée des mages
n'ai répandu sur ton dos rutilant
qu'un dernier hommage
l'ouverture du delta de peau
où jamais n'aura lieu ma naissance
je la chatouille de la langue

reviens quand j'aurai fait
une dernière étoile

encore, je m'étendrai
tu sauras bien m'attendre

déchirée par l'accord suspendu

Antitraité

1.

La mort est la fin de toute spiritualité. Son but et son achèvement — pas son absence — sa forme la plus pure — sa réussite.

Lorsqu'on progresse, on s'efface. L'objet de la recherche est aussi le plus complet effacement. « Quelque chose » qui ne se vit pas, qui est ne plus vivre.

Ceci qui a plein de noms, nommons-le, pour les besoins de la discussion, le spirituel. Sans penser que le mot désigne une chose réelle, encore moins un état. C'est plutôt une absence d'état. Qui s'entrevoit sans se laisser penser. Il faut, pour en parler, cet acte arbitraire de nommer. On essayera de définir, indirectement. Comme toute idée d'importance, ça se ressent sans s'enfermer dans les mots. Les mots portent, au mieux, ce ressenti d'une personne à une autre : sont le lieu d'une reconnaissance. Dieu, divin, art, absolu, Nirvana, illumination, Paradis, et cætera, sont des mots possibles chargés chacun de déterminations culturelles, d'un contexte spécifique, tous

pour désigner quelque « chose » qui n'est chargée de rien sinon de soi-même qui est de n'être rien.

Le « spirituel », donc, mais vraiment comme convention. Spirituel qu'on essayera de désigner par ses interactions avec d'autres choses bien réelles, voire ses incarnations dans des formes jamais pures. Spirituel qui sera au centre de tout ce que j'ai envie de dire ici, sans être jamais réellement dit. Indiqué, au mieux. À voir.

2.

Je vais parler de religion et je n'oublie pas, au contraire, que les religions dans leurs formes sociales sont pour beaucoup synonymes d'intolérance, de violence et d'ignorance. J'en suis conscient. Mais les religions comptent aussi, dans leur intention première et la plus profonde, parmi les désignations du spirituel.

(Aux athées ardents, un seul argument : l'art religieux. Si Bach ne vous émeut pas, je n'ai rien à vous dire. Si Bach vous émeut, alors il faut bien qu'il y ait quelque chose, dans l'art religieux, qui touche même les athées ardents. Que Bach concevait à travers sa religion (une forme parmi d'autres), que nous recevons à travers sa musique (une autre forme) : appelons cela le spirituel.)

C'est en fait une partie de mon argument : qu'on peut séparer les deux. Qu'on le doit. Que le spirituel s'oppose à ce que les religions dans leurs formes sociales font. Que toute forme sociale est une négation du spirituel.

(J'anticipe beaucoup, mais en fait je ne vais nulle part, je tourne en rond autour de « quelque chose » que je ne peux dire — nommer uniquement par convention. Donc l'ordre de mon argument n'a pas beaucoup d'importance. Convaincre ? Ce n'est pas vraiment mon intention. Juste en parler. Essayer de donner une forme d'existence intellectuelle à ce qui ne peut en avoir. Projet contradictoire. Continuons.)

Les religions sont, avec l'art, le meilleur exemple de cette interaction inévitable, dans le monde, du spirituel et du social. Le monde est fait de choses vivantes. Le spirituel est la mort qui n'est pas une absence de vie mais un éblouissement de vie qui anéantit. Qui dans l'expérience qu'on peut en avoir ne dure pas, mais fait entrevoir un néant que j'appelle mort car il s'oppose à la vie en tant qu'existence matérielle, existence que j'appelle sociale car construite en tous points par nos interactions d'humains vivants.

Les religions sont le meilleur exemple d'interaction dialectique, c'est-à-dire où les deux termes s'inter-pénètrent de façon à laisser imaginer la possibilité d'un assemblage équilibré, mais aussi, j'insiste, imaginé.

L'art est plutôt une approche, une invocation qui ignore son objet : ignore même de l'ignorer, car l'ignorer est le

lot commun. Savoir qu'on l'ignore est le maximum de connaissance accessible en la matière. Mais en disant cela je divinise déjà le mot « art », diviniser un mot étant la convention de le choisir pour nommer *cela* (ce qui, en effet, veut dire qu'on peut diviniser le mot *divin*, que prononcer le mot « Dieu » dans n'importe quelle langue, c'est rendre « Dieu » le mot « Dieu » au moment où l'on dit « Dieu » — et la tautologie est elle-même signe de ce qui advient ici¹) : je spiritualise le mot « art » parce qu'il se réfère à l'activité sociale par laquelle, moi-même, je vis mon rapport au spirituel.

La religion, que je ne pratique plus, je la vois de plus loin. Je comprends donc mieux son interaction, son double statut, ambigu, entre spirituel et social. L'art j'y crois encore, ou j'essaye (je ne veux pas mourir, pas tout de suite). Je vois bien le marché de l'art, l'absence de spiritualité dans ses usages sociaux. Mais je veux encore y voir un effort. À ce qu'il semble c'est, de toute manière, la seule chose qu'il me reste à vivre. Ne me demandez pas d'y renoncer, juste pour donner à ce texte plus de force argumentative. (Ce texte, une œuvre de pensée ? Mais contradictoire, donc d'art ? De religion ? Qu'importe ?)

C'était juste pour dire que je vois l'art différemment du fait de mon point de vue. Son fonctionnement se clarifiera

1 Yahweh : « Je suis celui qui suis. » (Exode 3:14) ; « Au commencement, il dit 'je suis', et c'est ainsi que naquit le mot 'je'. » (Brhadaranyaka Upanishad).

peut-être en progressant. Pour la religion, j'ai déjà quelques idées. C'est l'heure de penser par exemples.

3.

(L'opposition du social et du spirituel est peut-être arbitraire. Je ne crois pas. Mais c'est possible. Pour moi, le spirituel est le fait de la solitude. De l'intériorité la plus complète — qui peut s'effectuer en communion avec l'extérieur, mais intérieurement. Aussi : solitude qui peut parfois se partager. Mais plus on est nombreux, plus on revient vite à la réalité. Faites-en l'expérience.

Social donc comme l'opposé du spirituel, mais c'est aussi par convention. Le mot est là davantage pour le rôle qu'il joue que pour la réalité à laquelle il se réfère. Et pour, par ce rôle, se référer à la non-réalité de son opposé.

Je ne prétends pas imposer mon point de vue comme vérité. Mais ce que j'en retire, peut-être un peu ?)

4.

L'exemple du jeûne. Priver le corps de ce qui lui sert à vivre, c'est faire un pas vers la mort. Pour se spiritualiser. Se priver des petits plaisirs du quotidien, renoncer aux petites joies de vivre, pour favoriser autre chose : la prière ou « l'expérience du spirituel ». (Questions de mots, vous l'aurez compris : jongleries.)

Le jeûne, généralisé, donne l'ascétisme. Se retirer de la vie. Aller vers le spirituel. On ne peut qu'en mourir. Chemin, voie, qui mènent, je veux bien le croire, au Nirvana, mais, cette fois sans doute aucun, aussi à la mort. (Il faudra essayer de différencier les deux types de mort. S'il y a une différence. La possibilité de la seconde, qui ne serait pas juste absence de vie du point de vue du vivant, est aussi l'objet de tout cela. Objet incertain. Juste peur de la mort ? Je ne crois pas. Adolescents attirés par la mort — Marine, t'en souviens-tu ? —, avions-nous simplement peur de la vie ? Je ne crois pas. Je pense que c'était une attirance positive, bien que limitée. C'est en tout cas la question. Y compris la présence de ces limites.)

La religion ritualise le jeûne. Carême, Ramadan, pour ce

que j'en connais. Carême : d'ampleur limitée car durée qui dépasse le rythme du jour, mais cerné par des fêtes ; Mardi gras, on se bourre avant les privations ; les Cendres du mercredi, adieux solennels au plaisir ; dimanche de Pâques, agneau rôti dans sa graisse. C'est-à-dire explosions de vie, avant et après une mort symbolique et temporaire.

Ramadan, je connais moins mais vu de l'extérieur, le rythme quotidien fascine : privation totale durant la journée, bombances nocturnes, rythme répété. Répétition donnant tout son sens à l'alternance de mort et de vie, définissant la religion comme cette alternance même entre spiritualité, recueillement, mort et réalité, fête, vie.

Les fêtes sont déjà, d'elles-mêmes, en dehors de la vie par excès. Exceptionnelles. Je n'ai pas dit que la vie était toujours mortellement chiante. Mais sans être la normalité, ces fêtes montrent bien le besoin d'encadrer le spirituel, qui est mort — inévitablement, mort — par des affirmations de vie. Pourquoi ? Eh bien d'abord personne n'aime mourir (moi-même... je suis là pour en parler), et puis, on y arrive, c'est un fonctionnement social, or la société est fondée sur un principe de vie, depuis la survie du groupe jusqu'à, en sautant quelques millénaires, la consommation.

5.

Social, on est défini par ce qu'on consomme. Spirituel, on aspire à se consumer.

Social, comme opposé à spirituel, n'est pas uniquement négatif : principe de vie, je ne suis pas loin de vouloir t'embrasser ; de temps à autre, je n'y rechigne pas. Dans cette interaction de la *religio*, les deux ne s'en trouvent pas plus mal, ça m'irait assez.

Mais social, c'est aussi oubli du spirituel, et là mon spirituel se révolte et veut me faire mourir (tout de suite, na !) — en résumé.

Ou autrement : l'appel du spirituel a une force qui ne se satisfait pas toujours du compromis religieux. Surtout quand le religieux a perdu sa valeur sociale — qui était d'être une incursion, encadrée, du spirituel au sein du séculier — ou pris des travestis criminels.

L'appel de la mort triomphe quand tout autour de moi est social. Produit de consommation. S'affirmer soi aux dépens du reste. Se préférer. Préférer sa propre existence

à celle de ce qu'on consomme. Être prêts à consommer les autres, *hybris*.

Restent les formes du spirituel ancien — art, savoir, prière : utilisées pour le social, comme compétition, pour se consommer les uns les autres sous couvert de se consumer ensemble.

Il n'y a plus de spirituel dans ces lieux vides d'être trop pleins de nous.

Spirituel : prosternation. Seul acte possible quand on reconnaît la présence de l'Autre. (J'aurais aimé éviter ce genre de mot, mais il faut bien dire ce qui est, ce que c'est — tout en sachant qu'on ne dit rien. De rien, non, je ne regrette rien — car je vis dans la joie d'aller vers l'Autre, je vis pas pour la vie, vers la mort, dans cette joie.)

Il faudrait multiplier les exemples. Tout peut se penser comme ça. Est-ce qu'à ce stade, vous pouvez le faire par vous-mêmes ? Moi, je fatigue. La vie, et la mort, m'appellent. En alternance. Pour le moment.

6.

Tentation de la vie.

Compétition et spiritualité. Le seul moyen de gagner est de perdre. Volontairement.

Se replier dans une prière sans objet, car il n'est nul objet que je puisse penser qui soit digne de ma prière. C'est de ne pouvoir penser l'objet de ma prière qui me donne envie de prier. Quoique l'illogisme ne soit pas une cause, mais une conséquence acceptée. Partie de l'acte. C'est en ne pouvant penser l'objet de ma prière que j'ai envie de prier — et c'est très bien comme ça.

C'est douloureux, car j'ai la vie en moi et surtout car les autres vivent à qui la vie seule me relie — en plus, on s'aime — mais même douloureux, c'est bien ainsi. Ou en tout cas, c'est ainsi.

Prier ensemble ? Impossible, mais tentative toujours recommencée : l'art ? Explication d'être encore en vie ?

Il se peut que par « prière » je veuille dire « poème ».

Annexe de poétique

Poème = prière sans objet ?

Sans objet défini, à objet variable : acte.

Poème = acte de prosternation ?

Humilité devant ce qui me dépasse et que je n'atteins que dans l'acte éphémère de me dépasser dans l'acte qui me projette vers ce qui me dépasse et qu'en m'effaçant j'atteins, en me subsumant dans l'acte de m'y projeter, dans la solitude la plus humble d'en prononcer les noms toujours variables et qui sont tous les mots à condition d'être inclus dans un tel acte, marqué, accompli par ces mots qui ne seraient rien sans l'acte qui les définit et qu'ils font.

Acte solitaire qui ne se partage qu'à travers les formes sociales. L'art (en tant que phénomène culturel cette fois) définit certaines de ces formes. Mais à reproduire les formes du passé, on n'atteint rien (et est passé tout ce qui n'est pas présent au sens le plus strict du terme : dans l'instant) : il faut que l'acte soit premier. La forme, il faut donc soit qu'elle fasse déjà partie de nous-mêmes (transmise à travers les formes du passé, mais au niveau de l'acte, spirituel, inconsciemment) soit qu'elle se crée

d'elle-même et s'impose. On peut toujours la rajouter artificiellement après, mais ça chie à peine moins que de reproduire des formes vides.

Il faut que l'acte soit premier. La forme naturelle. Que la forme ne tue pas l'acte. Si ne s'impose pas une forme qui permette le partage, il se peut qu'il faille renoncer au partage. Poursuivre l'exploration de l'acte. Je ne crois pas avoir une conception assez stable du spirituel pour qu'il survive en moi à une considération objective et à froid de la forme, et du potentiel de partage que cette dernière contient — donnée qui ne s'obtient que par analyse ou imprégnation des structures sociales qui sont, malgré la différence de nature, bien plus puissantes que ma capacité individuelle à invoquer le spirituel.

Je ne crois pas que l'idée d'une conception stable du spirituel soit cohérente avec ce que j'entrevois comme étant le spirituel.

Exercices de prosternation

Ah, toi (parce que ce n'est plus la première fois)

Alors, pourquoi
les mots simples
se sont-ils retirés ?

Flasque
l'orbe autrefois réjouissant ?

Tu matures
et je vais au bain
où l'odeur de l'oubli
s'est inscrite impure dans la brique ;

tes pas
réparateurs
foulent l'empire du dégoût

et je perds tout contrôle
mon rêve, éperdu, défait
à ton front le linceul
qui aurait dû tenir :

ma foi
ton espérance

sous trois marches
enterrées.

Voilà pourquoi.

Inspirée

inspirée, tu reprends, dans l'autre

amène, l'aube roucoule d'or
alors que s'écoulent aux branchages
les gouttes du crépuscule

San Francisco
réminiscence d'Acropole
les branches du chêne-liège
les feuilles des oliviers
terre sèche et pierre
poussière orange

les collines de Sicile et les temples
les colonnes allongées
entre les cactus, j'y cherche
mes œufs de Pâques

l'image qui gît bord à bord
inspirée tu reprends dans l'autre
asile facile
mais le lieu de ma solitude est l'exil du passé

j'obtempère facile
quand tu te courbes

Surprise !

un très fort vent
courbait les cimes des arbres
à mon réveil

j'avais pleuré dans mon sommeil
le monde et moi trop disjoints
(l'aimée hors d'atteinte, les présents
hors d'amour, mes efforts trouvés suspects)
triste être de passage, à la vie
j'ai préféré rêver d'angoisse

le vent a faibli
la neige tombe
pour m'apaiser

Les liens ensorcelés

et pâle pet de pétales

GL

paroles d'hier
fondues de copeaux de sommeil et de rêve
absentées d'organes encore
inutiles et rapides dans la nuit
pleines et volubiles emplies
d'espoirs de chair

oubliées
les répétitions dénuées de sens
mon sang s'écoule à la coupe de ton sexe
lune où je plonge

tu ne m'as même pas regardé
occupée à courir après l'or
moi porteur de ton immortalité
invincible serment de silence
serpent ou lance à ton flanc
invisible baquet de semence

toi très belle brûlure à mon ventre

L'unité dans la paix :

Les mots trouvés vidés par tout
 regard extérieur par l'usage
 suggèrent un ruban blanc, torsadé
à l'ourlet sur la cuisse d'un jour de soleil
 puis va s'affinant rouge en un fil
tendu, sur une plage où glisse un vent de sable,
à l'abri, entre deux dunes tenues d'herbages, entre
 les deux pointes des os du bassin
séparé du ventre creux, un nœud rouge au milieu
qui tremble, tremble dans le vent, frémit élastique.

Plus loin, la toile fine rayée d'orange et de rose
rejoint la cible de mon regard bombée.

Puis dans l'interstice des colonnes, la mer.

Arrivé là le rêve s'est arrêté, n'est pas reparti.
L'impossibilité d'atteindre, aujourd'hui, ce nœud
me ramène amer aux combats plus futiles.
En l'absence de toi, je n'écrirai pas de poésie.

Tchaïkovski 5è Symphonie

enfant tu as cru en cela
marche pompeuse mais sobre — comment dire ?
le fracas des cuivres contient, dans toute sa brillance
[extérieure
un froissement si fin, si intime qu'il te déchire
les violons au tympan devenant pointes de scalpel
t'ouvrent à l'amour le plus pur et le moins dirigé
celui où tu t'effaces, t'inverses, jusqu'à croire disparaître
tant que ça dure

Lumière, larme sèche

lumière larme sèche qui tremble, poids
je lutterai : pour que revienne
le goût de renoncer, brûlant
l'espoir naïf que les feuilles
mais rien ne croît jamais

larve gouttant à mon nez
tu trembles pensant aux rues parisiennes
décevante à moi de t'enlever
mais j'attendrai, toujours, que tu viennes d'ailleurs

un autre viendra qui te pénétrera à ma place
de force pour qu'en ma main le métal soit pressé
ecchymoses : échange des corps nus
qui nuit dans nuit m'ont porté

lumière, arme sèche de l'obscurité

Essayer le soleil

Essayer le soleil à l'extérieur, (c'est être tout contre la brume interne) ; la lumière des phares, blanche, luit sur le blanc moins blanc du cadre des fenêtres, puis s'éteint — pousser la direction en penchant le regard.

Le passage par l'incohérence ne s'évite pas ; les phares se rallument, le moteur gronde puis s'éloigne — la nouveauté s'éteint bientôt.

À l'intérieur des milliers de feuilles brûlent, crissent d'être rassemblées, ratissées se froissent : donnent la fumée (bienfaisante)(qui étouffe).

Le soleil, ce serait la bouder une seconde.

Quand la pluie nocturne

quand la pluie nocturne est l'écho d'un inconnu qui pisse dans
[mon jardin
se mélangent sur ta chair l'ombre et le fil d'or de ton cou

le silence est rompu de nouveau
par l'envie de pleurer et d'être seul

je ne saurais te supporter plus longtemps

Il faut penser

tout ce à quoi il faut penser
la présence de l'autre interfère et ses bruits
d'entraillles mentales et mon ennui
à la répétition débilitante
ô que j'apprenne à être seul
ô que je réapprenne à être seul
ô que je sois seul avec toi qui me ronge
je ne peux demeurer près de toi plus longtemps

je nais encore

1. La Création - Le Ciel et la Terre

- quand la terre m'a quitté j'ai su que c'était pour
[toujours]
l'obscurité, l'esprit caressaient mon visage
informe, j'étais cependant un, et divisé pourtant
pourquoi vouloir que l'on me puisse compter ?

- j'ai laissé les cieux s'élever hors de moi
loin de moi, que dire ?
si je les aimais moins, je n'aurais pas cédé
mais là, entre nous est née la lumière

- quand la terre m'a quitté je savais que c'était à jamais
la nuit sous moi cachait toute parole
et puis j'aurais dit non ; tandis qu'elle se couvrait
de plantes et d'arbres fruitiers de toute sorte
je fonçais d'intensité
mélant à l'eau mon caractère

— il n'y avait rien à dire, que faire ?

il y a des règles à l'amour

pour ne pas perdre — sinon voyez on s'embourgeoise

est venue la démultiplication

chacun suivant son espèce

de la pierre à l'oiseau les

grands papillons les baleines

que chacun se baise — que l'enfant lance la pierre

[vers les cieux

— qu'elle retombe en parabole dans les eaux

loin, bien loin

les pleurs de la femme, touchant la côte de l'homme

firent une boule d'argile

leurs doigts faits pour toucher fondirent

et fut créé celui qui sort du fruit

encore innommé où se mêlent

et se mêleront toutes sortes d'espèces vivantes

— en mon Nom

que tu retiendras jusqu'à la Fin

2. Adam, Eve et le Serpent

- il y eut l'amour de l'homme et de la femme
grandiose, muet
 - né directement du grand Souffle de leur naissance
 - la narine tremblante il m'approcha
— fugace vision d'un rayon vert —
le jour où l'arbre fut planté
puis abreuvé de mon sang
 - qu'elle meure ! pensai-je
puis me vint bien meilleure idée
sa peur se mêlait à l'eau qui divise la terre
il n'y avait qu'à onduler au-devant d'elle
 - on ne connaissait pas encore tous les noms
comment aurait-on fait ?
la femme était naïve, moi faible

mais nous ne le savions pas
qui nous reprochera notre ignorance ?

- depuis, la poussière où je rampe
a goût de grenade et de figue
la femme et l'homme me tuent
moins souvent qu'ils ne se tuent eux-mêmes

- depuis, la poussière où je rampe
étouffe ma peine et mes cris
quelle misère que mon destin !
soumise à la chair que je soumets

- depuis, la poussière où je rampe
colle à mon corps et boit mon sang
que je tombe ou me relève
ma race est la proie du vent

3. Caïn et Abel

- je lui ai donné un homme
 - elle l'a reçu de moi
 - puis je lui ai donné un autre homme
- qui travaille la terre
 - qui garde les moutons
 - dépose sur la pierre
 - le montant de ses dons
- si l'homme ne m'aime pas que m'importe ?
 - votre haine m'est indifférente
 - peu importe que je vous tue ou pas
 - alors je vous tue
- pauvre
 - faible
 - l'âme du garçon

qui demande à franchir sa mère

j'ai un petit grain

pour voir plus loin

— si tu me voles mon père je te tue

vois devant toi cette bouche de terre

si tu me le voles elle te boit

— sept fois, soixante-dix-sept fois

puis encore, la marque du poète et du musicien

le sauvera de la mort

— mon père t'aime plus que moi qui suis le plus grand

— petite

sans couleur

la litanie des heures

vides d'esprit

j'ai moins que toi et je m'envole

à quoi penseς-tu encore ?

- sept fois, soixante-dix-sept fois
puis encore, la marque du poète et du musicien
le sauvera de la mort

- marque de meurtrier !

4. Le Déluge et Noé

- un miracle une caresse
 fugace impossible
 une pluie
- chaude d'été
 douce
 intemporelle d'hiver
 s'est mêlée
 à moi
- impossible !
- une pluie mortelle pour tous
— tu prendras
 selon le plan que je te donnerai
- une pluie mortelle pour tous
— le bois de gopher
 et te sauveras douce redite
- une pluie mortelle te sauvera
- de l'alliance passée au premier jour au premier mot
 à la première séparation
 la plus féconde et chacun selon son espèce
- une pluie mortelle te sauvera pour tous

5. La Tour de Babel

- ils ne connaîtront plus jamais le silence
pour m'avoir touchée au ventre
- nous avons dit : — l'image nous apportera la certitude
que nous recherchons en nous-mêmes
et la lumière immense qui tombe des cieux
- je descendrai sur votre face
et vous ne vous reconnaîtrez plus
- ils m'ont sortie de la terre où je reposais
couverte d'argile, maltraitée
ils m'ont menée à l'oubli
et sans moi la terre rétrécit
- nous avons dit : — commande !
que notre silence ne t'effraie pas
nous n'avons pas besoin de ça

- ils ont voulu faire une boucle
et fouler les cieux comme la terre

- mon échec ne m'étonne pas
je suis passé par là, au moins
avant d'être dispersé sur toute la surface de la Terre

- *là où commence le langage se termine le poème*

MAX TREMOR

le moi imaginaire

Aminci l'écran de certitude, ne restait que l'aurore. Séduite et pincée, écrasante. Désormais je reprendrais le cours de mes prosternations : brûlant ma gorge, assis par terre, les dernières gouttes de pluie ruisselant sur les feuilles tropicales. Ce qui avait entrepris de se perdre, je le retournerais.

Derrière, là où le mur délavé par l'orage brille sous le spot ardent et où ma solitude, rompue, reposerait ; là où les rêves féconds, dans l'éloignement, remuriraient ; derrière s'étoufferait une dernière fois le petit homme tremblant.

Les journées, il faut bien les remplir.

Après, il ne m'est pas de dire quelle naïveté se retirerait. L'aurore, ce n'est jamais qu'un impossible.

Il faut bien remplir les journées. La vision, délavée par l'aurore, tremble- ou murira désappointée : c'est *tremor*

d'abord qui gouverne. Au réconfort des poitrines pincées,
l'encre gicle mortelle. C'est l'abandon qui te retrouvera.

Quoi après ? Déjà sèche ta certitude ? Les orages
reviennent et tu n'es pas dans l'univers qu'il faut.

Changement de temps ? Changement de ton ?

Il n'a pas l'intention de t'attendre. La durée de son
orbe varie en permanence ; il saute, reprend et te laisse vide.
Son ombre le précède.

*étrangères à ton nom, miroir
les alouettes lestes qui mélangent
dans l'œil l'ombre et le soleil
vide truffé d'or en ta chair absente
faite de sel et de pierre*

*parallèle à mon regard, étrangère
l'absente se mire au sel de ta chair
rêche, l'abstinente rime une stèle d'or
gravée des noms célestes
qui perpétuent le souvenir
de l'ancienne lumière*

*qui lavait autrement les cœurs
les fronts étoilés des prophètes déchus
perclus des coups de rêche, l'abstinente
qui se retourne, s'éloigne
suivie d'ombres virevoltantes*

miroir, étrangères à ton nom

(étrangères à ton nom, miroir)

On parlait sur son berceau d'autre chose : déjà, il hésite à se reconnaître. La décadence ne l'effraie pas : mais c'est troublant d'avoir à naître.

(les mots trouvés vidés par tout)

(les alouettes lestes qui mélangent)

Désapprenant les trilles bon marché, il fixe ce qui consomme l'attention — et ce croyez-le bien dès le premier jour — au creux de l'invisible. Il n'a pas envie de se répéter.

(regard extérieur par l'usage)

(dans l'œil l'ombre et le soleil)

Il approuve ce qui alterne, ce qui tournoie. Les couleurs, lorsqu'elles le heurtent, se défont d'un côté, de l'autre, s'enfoncent dans la lumière qui précède, toujours, son évanouissement. Accroupi dans la boue il dénoue son soulier.

(suggèrent un ruban blanc, torsadé)

(vide truffé d'or en ta chair absente)

Décomposant la lecture de l'acte, il vit dans l'erreur. Le confort d'errer l'arrête à l'orée, souvent, du désespoir. Les vieilles lointaines le font oublier ; les jeunes présentes le vident. Prisonnier de sa foi dans l'Autre, il en néglige le combat.

(à l'ourlet sur la cuisse d'un jour de soleil)

(faite de sel et de pierre)

Un acte de désespoir. Il avait promis d'être là, toujours se retourner. Désorienté, il aicru trouver dans le sang guide. Indécis, il traverse des crevasses imaginaires — alors qu'au-dehors grondent, toujours plus gourmandes, les reines de l'époque : fierté, avarice, jalousie ; vitesse, tumeur, envie.

(puis va s'affinant rouge en un fil)

(parallèle à mon regard, étrangère)

Deux cuisses l'avaient happé, il en est ressorti moulu.
L'odeur qui l'accompagne est semblable aux rayons du soleil couchant. Désormais débarrassé du désir de durer, il hante la nuit provisoire, revoit la silhouette d'un arbre. Dans le vide adjacent son cœur s'est envolé.

(tendu, sur une plage où glisse un vent de sable.)

(l'absente se mire au sel de ta chair)

Nos héros sont les archanges du progrès : il sifflote doucement là où personne ne l'entend. Il donne au miroir l'excuse de la peur et renonce à se reconnaître. Plutôt rêver que d'abîmer ce beau souvenir. Moi, ça me fait rigoler.

(à l'abri, entre deux dunes tenues d'herbages, entre)

(rêche, l'abstinente rime une stèle d'or)

Il se hait. Ce qui est lui est trop fragile. C'est délicat comme un premier vol, ça refuse d'apprendre. Parce que ça deviendrait futur, ça se colle au présent, l'étouffe ; j'écarquille juste les yeux un peu plus. Ça dynamise son chez-moi.

(les deux pointes des os du bassin)

(gravée d'énoncéslestes)

La nuit tombe sur son passé. La mère tournée sur le flanc disparaît. Il se retire peu à peu, par mollesse : jusqu'au giclé final. Après, barbouillé de l'ocre des lunes d'été, il tressaute ridicule dans les chemins des collines. — Les abeilles l'interrogeront demain.

(séparé du ventre creux, un nœud rouge au milieu)

(qui perpétuent le souvenir)

Mais il a l'incantation disponible : ce n'est qu'une question de choisir. Ailleurs, chez l'Autre, les bruits n'ont pas de sens — mais sont humains, grasses grimaces souriantes croit-il. Entre les deux, l'irritation du plaisir ; scintillante lame au creux des reins.

(qui tremble, tremble dans le vent, frémit élastique)

(de l'ancienne lumière)

Les autres les lointains en font partie. On se rejoint, malgré tout, malgré les trajectoires séparées, distinctes au point de dessiner, à l'arrière, un plan. Cela éclate ou en tout cas éclatera, a éclaté déjà ? Nul ne le sait, mais il persiste à se proposer.

(Plus loin, la toile fine rayée d'orange et de rose)

(qui lavait autrement les cœurs)

Il n'apprend pas à pardonner : brûle plutôt de la rage des pleutres, pleure quand on ne le regarde pas. À renoncer, peut-être. Il ne prétend pas connaître les effets de ses actes, se contente d'en limiter le nombre. Pour cela, il se juge, n'en doutez pas. Mais le temps persiste à se renouveler.

(rejoint la cible de mon regard bombée.)

(les fronts étoilés des prophètes déchus)

La négation courante n'est pas de son ressort. Il préfère saliver seul, le soir, dans l'étendue de son regard. C'est dérisoire, et pourtant qui n'a pas imploré, au moins une fois, de cesser d'être ainsi, se trompe d'aigreur. L'acidité vient de l'autre côté du temple.

(Puis dans l'interstice des colonnes, la mer.)

(perclus des coups de rêche, l'abstinente)

Il a peur d'avoir omis quelque chose. Cette peur l'immobilise à la tranchée de certains jours. Ces jours se perdent et ne reviendront pas. Pourtant, il attend sans savoir ce que peut signifier cet appel. Retourner sur ses pas ?

(Arrivé là le rêve s'est arrêté, n'est pas reparti.)

(qui se retourne, s'éloigne)

Désenchanté, c'est le mot. Il se plie en dessous des jours qui passent, un à un, sur sa tête. Quelles marines créatures le happenront, quand l'âge est aux pastilles de plastique ? Tournoiemment : il aimerait s'avaler, une fois pour toutes.

(L'impossibilité d'atteindre, aujourd'hui, ce nœud)

(suivie d'ombres virevoltantes)

Il apprendra à me reprendre ; s'il faut passer les heures de lumière au musée, figé en poses feintes, il fera de la nuit mon royaume. Si l'immobilité se fait quand il étreint, il ressaisira les astres éteints. Si je me moque de lui, il me fera pleurer.

(me ramène amer aux combats plus futiles.)

(miroir, étrangères à ton nom)

Son dos s'affaisse quand son regard oublie les choses.
Pourtant, c'était d'abord dans le retournement des yeux,
dans la brûlure des paupières qu'il avait pris ses
premières habitudes. Désormais, l'incertain l'anime plus
que tout.

(En l'absence de toi, je n'écrirai pas.)

*les mots trouvés vidés par tout
regard extérieur par l'usage
suggèrent un ruban blanc, torsadé
à l'ourlet sur la cuisse d'un jour de soleil
puis va s'affinant rouge en un fil
tendu, sur une plage où glisse un vent de sable,
à l'abri, entre deux dunes tenues d'herbages, entre
les deux pointes des os du bassin
séparé du ventre creux, un nœud rouge au milieu
qui tremble, tremble dans le vent, frémit élastique.
Plus loin, la toile fine rayée d'orange et rose
rejoint la cible de mon regard bombée.
Puis dans l'interstice des colonnes, la mer.*

*Arrivé là le rêve s'est arrêté, n'est pas reparti.
L'impossibilité d'atteindre, aujourd'hui, ce nœud
me ramène amer aux combats plus futiles.
En l'absence de toi, je n'écrirai pas.*

ajustées à mon corps, fenêtre
les grisailles rigides qui divisent
dans le mot la lueur et la lune
plein évidé d'argent hors de mon esprit-là
frais de sucre et de bois

pénétrant ton ouïe, amie
l'ici se nomme au sucre de mon esprit
suave, l'ici-bas tousse de gris argent
poli des corps terrestres
qui neutralisent la prédiction
de la plus nouvelle ombre

qui salira pareil les couilles
les scrotums vérolés des historiens glorieux
apaisés des caresses de suave, l'ici-bas
qui continue, s'approche
précédé de lueurs monochromes

fenêtre, ajustées à mon corps

*les mots trouvés vidés par tout
regard extérieur par l'usage
suggèrent un ruban blanc, torsadé
à l'ourlet sur la cuisse d'un jour de soleil
puis va s'affinant rouge en un fil
tendu, sur une plage où glisse un vent de sable,
à l'abri, entre deux dunes tenues d'herbages, entre
les deux pointes des os du bassin
séparé du ventre creux, un nœud rouge au milieu
qui tremble, tremble dans le vent, frémit élastique.
Plus loin, la toile fine rayée d'orange et rose
rejoint la cible de mon regard bombée.
Puis dans l'interstice des colonnes, la mer.*

*Arrivé là le rêve s'est arrêté, n'est pas reparti.
L'impossibilité d'atteindre, aujourd'hui, ce nœud
me ramène amer aux combats plus futiles.
En l'absence de toi, je n'écrirai pas.*

(les mots trouvés vidés par tout)

Il n'a pas de réalité, d'existence sociale. C'est plutôt ce qu'il croit être que ce qu'il fait, qui définit le nom qu'on lui donne. Ça s'emmèle et se noue seulement dans l'imagination. Existe-t-il pour lui d'autre domaine ?

(étrangères à ton nom, miroir)

(regard extérieur par l'usage)

Ce qui l'attend n'espère pas lui plaire. Ce sont des tâches préprogrammées, que son désir personnel indiffère. De là conclure à son néant, ce n'est qu'un pas qu'il franchit en dansant, d'un bond souple dans l'espace qui sépare, languissant, le piano de l'arrière-salle.

(les alouettes lestes qui mélangent)

(suggèrent un ruban blanc, torsadé)

Il ne se passe pas moins dans la moiteur lasse de l'amie
pâmée qu'au loin dans la masse pâle enlacée de nuages :
c'est ce qu'au soir sa mère lui racontait pour le faire
pleurer. Il se bouchait les oreilles pour gagner du temps.

(dans l'œil l'ombre et le soleil)

(à l'ourlet sur la cuisse d'un jour de soleil)

Il se retrouve dans les moments discrets. Dans les échanges de regards qui précèdent la soudaine disparition. Les étreintes qui n'eurent pas lieu, les chairs étrangères sont toutes contenues dans son retrait. La grille qui claque derrière la maison confirme ce soupçon.

(vide truffé d'or en ta chair absente)

(puis va s'affinant rouge en un fil)

L'idée qu'il n'a pas le guide. Son ignorance est le prix de son unicité. Si ce ne sont pas des choses qui se disent, eh bien tant pis. Il ne connaît qu'une façon d'être et jouera ses cartes jusqu'au bout. Car c'est un jeu sans règle dont la fin tombe à l'arbitraire. Épitaphe : « nous ne parlions pas la même langue. »

(faite de sel et de pierre)

(tendu, sur une plage où glisse un vent de sable)

La peur lui fait parfois rentrer la tête, dans ses épaules qui se haussent. Il reste à couvert jusqu'à l'éclaircie, qu'il ne sait provoquer. Qui le lui apprendra ? J'aurais quelque chose à dire là-dessus, mais il ne m'appartient pas de me prononcer pour lui. L'avenir le regarde.

(parallèle à mon regard, étrangère)

(à l'abri, entre deux dunes tendues d'herbages, entre)

La continuité lui importe. Face aux sourires ironiques du passé, il se masque avec une constance qui serait à donner en exemple, si ce n'était pas la trahison dont je parlais et que ma mère niait, me séparant à la fois du présent et de l'enfance. Il ne s'inquiète pas de l'âge, persiste à se transformer.

(l'absente se mire au sel de ta chair)

(les deux pointes des os du bassin)

L'ami le cravache d'angoisse. Non, il ne montrera pas sans baume préalable, ni face à lui redémangée, ses quotidiennes excréptions. Sous le fil invisible, s'opposent deux orées qui mènent au même chemin.

(rêche, l'abstinente rime une stèle d'or)

(séparé du ventre creux, un nœud rouge au milieu)

L'obscène graffiti caché dans sa culotte ! Il en a perdu contenance pour quelques siècles. Quand la connerie vous ratrappait à l'écartée d'un rêve, il y a des balles perdues. L'idée de génocide est née ce jour-là.

(gravée des noms célestes)

(qui tremble, tremble dans le vent, frémit élastique)

Ce qu'un instant n'empêche de persister, il faut le retrouver ailleurs : échanger la carapace présente contre une autre, plus jeune et moins grasse. Excitation d'la première averse, jouissance des neiges d'antan !

(qui perpétuent le souvenir)

(Plus loin, la toile fine rayée d'orange et rose)

« Je fais médecine, j'en sais plus que toi sur ta bite. » dit la jeune fille vierge au peintre en sandales, qui venait d'immigrer d'un pays lointain. Elle eut ce qu'elle voulait, mais il apprit vite. Être méchant se mérite.

(de l'ancienne lumière)

(rejoint la cible de mon regard bombée)

Pendant ce temps, Tremor grandit sans crainte. Il esquive l'approche des regards-dards. Tout ceci n'est pas convenable : culpabilité. La tentation de se répéter.

(qui lavait autrement les coeurs)

(Puis dans l'interstice des colonnes, la mer.)

Tremor est mort un jour d'averse, les marches d'un fameux temple soudain glissantes. Le marbre blanc et creusé de pas millénaires, son cul, puis sa tête, puis son cul, puis sa tête le heurtèrent ainsi quarante-six fois avant que d'achever dans la poussière, à l'ombre d'un olivier, leur danse commencée trente ans plus tôt.

(les fronts étoilés des prophètes déchus)

(Arrivé là le rêve s'est arrêté, n'est pas reparti.)

On débattra de son utilité. Pour ma part, je suis heureux qu'il ait fini de ne plus exister. C'est que la nouveauté fatigue, à la longue, on n'aspire après tout tous qu'à fermer les yeux. Si j'ai pu y aider, faire sentir un peu ce qui nous attend tous autant, alors Tremor n'a pas vécu pour rien.

(perclus des coups de rêche, l'abstinente)

(L'impossibilité d'atteindre, aujourd'hui, ce nœud

Ce n'est pas un souvenir impérissable, l'existence. Deux
trois jets brûlants (du point de vue de l'émetteur),
visqueux (du point de vue du destinataire) ; pas
surprenant qu'on ait préféré s'en passer, Tremor, tu me
comprends ? Ça ne sert à rien de faire la tête.

(qui se retourne, s'éloigne)

(me ramène amer aux combats plus fuites)

Tremor aimerait qu'on l'enterre, moi je penche pour un cadavre à ciel ouvert, je ferais payer le droit d'entrée jusqu'aux derniers vestiges de putréfaction. En y réfléchissant, je me demande bien qui de nous deux aura le dernier mot.

(suivie d'ombres virevoltantes)

(En l'absence de toi, je n'écrirai pas.)

L'Être et le Néant se regardaient dans un miroir (ils étaient aussi dans un bateau, mais c'est une autre histoire) et distinguant les reflets l'un pâle et vaporeux l'autre rouge et joufflu de Tremor et de moi, ils nous pointaient du doigt et cruellement se moquaient l'un et l'autre.

(miroir, étrangères à ton nom)

*étrangères à ton nom, miroir
les alouettes lestes qui mélangent
dans l'œil l'ombre et le soleil
vide truffé d'or en ta chair absente
faite de sel et de pierre*

*parallèle à mon regard, étrangère
l'absente se mire au sel de ta chair
rêche, l'abstinente rime une stèle d'or
gravée des noms célestes
qui perpétuent le souvenir
de l'ancienne lumière*

*qui lavait autrement les cœurs
les fronts étoilés des prophètes déchus
perclus des coups de rêche, l'abstinente
qui se retourne, s'éloigne
suivie d'ombres virevoltantes*

miroir, étrangères à ton nom

Tremor fut épousé puis laissé là, meurtri, avec ses petits idéaux brisés sur le sol devant lui. Il en a fait une caravane : trois chameaux, la petite ligne d'éclats qui serpente, fermenté et boucle en un 8 rigolo. Il est désolé d'avoir commencé comme ça.

C'est par croyance, par besoin d'exprimer l'inévitable certitude du hasard, dès lors qu'il est passé. Il referait la même chose aujourd'hui.

Il est prêt à tressauter de première en première fois ; il s'y résout en tout cas, car tout se dissout. Tremor n'aime pas se personnaliser. (C'était pour faire croire à l'intelligence, à la didactique du noeud².)

2 Voir page 50.

